

# Nicolas MOMEIN

## LES DÉPLACEUSES

---

VERNISSAGE LE SAMEDI 19 MARS 2016

À PARTIR DE 17H00

EXPOSITION JUSQU'AU 30 AVRIL 2016

« *Le Bulgomme me fait penser à la peau de mon cul et de mes cuisses. Plein de cellulite.* » \*

Vous souvenez-vous de ce que c'est que le Bulgomme ?

C'est une sorte de molleton alvéolé, d'un côté plat, de l'autre doux, qui se cachait invariablement sous la nappe de votre grand-mère et que vous découvriez, lorsque vous étiez curieux, ou que vous vous ennuyiez, pendant le repas de dimanche, en remontant les pans de la nappe bien repassée comme on regarde sous une jupe. Malgré son motif élaboré et presque hypnotisant, le Bulgomme n'était donc pas destiné à être vu, mais tout au plus senti, deviné du bout des doigts par le moelleux qu'il ajoutait à la table familiale. Un peu comme les motifs dans le tapis, le Bulgomme donnait à notre solitude tragique d'enfant la monotone consolation de ses octogones infiniment imbriqués, quand ce n'était pas la joie de les voir transparaître, à l'occasion d'une chute de verre de vin, à travers les couleurs fades de la nappe.

Comme bien d'autres matériaux contemporains, Nicolas Momein ne cache pas sa fascination pour la douceur surannée de ce molleton. Il en recouvre, pour sa troisième exposition personnelle à la galerie White Project, tout un pan de mur dans une teinte rose saumon un peu mièvre. Comme sur un grand panneau d'affichage, les œuvres de l'exposition viennent y trouver leur place tant bien que mal et tenter d'y affirmer leur propre gamme chromatique. Le Bulgomme semble veiller à ce que les œuvres soient bien confortablement installées et qu'elles ne s'abîment pas ; une façon de surjouer la logique de l'accrochage d'exposition - espace partagé, mais pas toujours commun – que l'on voudrait capable d'atténuer toutes les frictions et toutes les dissonances. Elles sont, elles aussi, faites de matériaux industriels : le skaï texturé, le métal projeté, le savon coloré, la serviette-éponge, la laine de roche, le crin de cheval, dont la liste des propriétés est éloquent : recouvrir, protéger, isoler, garnir, rembourrer... Leurs formes aux contours flous dissimulent, dans leur simplicité, la technicité du geste qui les a fait naître. Et pourtant chacune d'entre elles semble résulter de la rencontre que l'artiste fait, à un moment donné, avec une invention, une technique, ce qu'on pourrait appeler le secret de fabrication.

On a beaucoup parlé du travail de Nicolas Momein en termes de processus. Car nombre de ses pièces résultent d'une collaboration avec une entreprise ou un professionnel ; et même lorsqu'elles naissent d'un assemblage aléatoire dans l'atelier de l'artiste (la série des Sculptures par exemple), le point de départ en est souvent l'intérêt qu'éveille chez lui un matériau particulier, témoignant du savoir-faire d'une entreprise – le Bulgomme en est un bon exemple. Mais les sculptures de Nicolas Momein ne se réduisent pas au témoignage d'un moment partagé entre artiste et ouvrier. Elles prennent tout leur sens, selon moi, lorsqu'on les considère comme des objets ; mais des objets qui appartiendraient à ce régime particulier dont font partie les Objets de grève de Jean-Luc Moulène (une comparaison que j'emprunte au critique d'art Vincent Labaume). Comme eux, les objets de Nicolas Momein témoignent d'une forme de jubilation. Ils sont des ruptures dans la chaîne de production, des détournements du flux tendu vers un objectif improductif. Bien qu'ils aient été fabriqués par les mains et les outils de professionnels, comme les autres produits de l'entreprise, ils diffèrent entièrement d'eux ; car, au lieu de refouler dans la violence toute trace de ceux qui l'ont fait, ils sont là pour en révéler l'existence. Les Alliages résultent ainsi d'un détournement de la technique de métallisation, réalisés en collaboration avec les ouvriers d'une entreprise de métaux : l'acier en fusion est projeté en fine couche sur la surface de l'objet et se fige au contact du support froid. Le résultat est sans doute ce qui s'approche le plus d'un tableau dans l'œuvre de l'artiste.

Nicolas Momein, qui a été artisan tapissier dans une vie précédente, raconte qu'il aime le moment où l'on ouvre un siège et où l'on voit le soin plus ou moins grand qu'a mis l'artisan à construire la partie cachée de l'ouvrage. Robert Linhardt, lorsqu'il embauche volontairement dans les usines Citroën et en tire son livre L'Établi (une référence de Nicolas Momein), ne fait pas autre chose : lui aussi, il ouvre la boîte noire de l'entreprise, pour aller voir « comment c'est fait ».

Si le travail de Nicolas Momein est donc politique, ce n'est pas sans une forte dose de fantaisie. Avec leurs formes poilues, gonflées, douces, lisses, savonneuses, les œuvres de cette exposition appellent fortement au contact physique - un contact physique qu'on pressent, d'instinct, un peu gênant : que dire de ces deux doigts mous, jaune vif, qui dépassent d'un tube d'acier ? De ces toiles renflées comme des ventres ? De ce préservatif gonflé d'eau qui pend d'une sculpture comme une goutte ? Sur son fond de couleur guimauve, l'exposition tendrait presque à prendre un tour grivois. Comme s'il y avait une érotique du clou, du rembourrage et de la tapisserie : on pense à ce siège d'amour, conçu à la fin du XIXe siècle pour le Prince de Galles, que l'on peut voir parfois dans des expositions dédiées à l'érotisme. À la jonction entre le siège d'amour et l'objet de grève, Nicolas Momein vient suspendre une sculpture de clous et de wasabi : fondée sur l'anecdote, qui veut que les tapissiers mettent les clous dans leur bouche pour travailler, cette œuvre condense plaisir d'avaloir et geste technique, succion et travail, dans une même image.

Texte écrit par Camille Azais, critique d'art et commissaire d'exposition.

\* Posté sur [www.vivelesrondes.com](http://www.vivelesrondes.com) par Blueberrycat le 30.04.13 à 20:32